

FRONDEUR

15 C^{MES} = LE N^O

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS



L'demon

Grande représentation du 10 Juin
la dernière parade avant l'élection.

ABONNEMENT

Un an fr. 7 00
 Franco par la Poste

Bureaux :

2 - Rue de l'Etuve - 12
 A LIÈGE

Rédacteur en chef : H. PECLERS

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ANNONCES :

La ligne fr. » 50

RÉCLAMES :

Dans le corps du journal

La ligne » 1 00
 Fait-divers » 3 00

On traite à forfait.

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits.

GROUPONS-NOUS

De la dernière élection, qui a failli transformer M. Oscar Beck en conseiller provincial, il résulte clairement, indiscutablement, que le parti progressiste a, dans le corps électoral, des attaches fortes et nombreuses.

On avait déjà pu faire cette remarque lors de l'élection législative, où l'on vit passer en tête de la liste, M. Léopold Hanssens, arrivé dernier, retardant de cinq cents voix, à l'Association libérale. Cependant, quelques-uns doutaient encore de la puissance dont le parti progressiste disposera lorsqu'il voudra lutter en dehors de l'Association doctrinaire.

Aujourd'hui le doute n'est plus permis. M. Beck, candidat de la dernière heure, sans influence sérieuse, est parvenu, alors qu'il luttait seul contre toute la liste libérale et qu'il ne pouvait compter sur les votes de nombreux progressistes qui ont aliéné leur liberté d'action en entrant à l'Association libérale, M. Beck, disons-nous, est parvenu à tenir en échec toutes les forces doctrinaires. Ce résultat inattendu prouve assez que si les progressistes avaient pu s'organiser et présenter une liste bien composée, la Doctrine éprouvait à Liège, dans cette même ville où elle se croyait définitivement implantée, une défaite dont elle ne se serait jamais relevée.

Mais tout n'est pas perdu. Cette occasion que nous avons laissée échapper lors des élections provinciales, nous la retrouverons — meilleure encore — aux prochaines élections communales.

Sur le terrain communal, en effet, nous pouvons être certains de la victoire. La population liégeoise est fatiguée de la coterie qui a si mal conduit les affaires communales. L'association doctrinaire est tombée dans un tel discrédit que si même — supposons l'impossible — elle formait, pour les prochaines élections, une liste composée d'hommes intelligents et indépendants de la coterie orbanesque le corps électoral repousserait de confiance cette liste — tout comme on refuse, sans l'examiner, la marchandise des colporteurs étrangers qui ont la réputation d'employer de fausses mesures.

Infailiblement, si la liste des créatures de l'Association libérale (?) et une liste catholique sont seules en présence, les électeurs liégeois — bien que peu catholiques pour la plupart — voteront pour la liste cléricale, plutôt que de soutenir encore la politique doctrinaire.

Ce résultat, les progressistes — et les progressistes seuls — peuvent le modifier.

Il s'agit pour eux de s'organiser assez fortement pour pouvoir entamer sérieusement la lutte en dehors de l'Association. Il faut que les anciens luttent, qui combattaient autrefois pour l'honneur du drapeau et sans espoir de vaincre, reviennent parmi nous. Le moment est venu où nous pouvons lutter à armes égales et démanteler la vieille forteresse doctrinaire. Pour cela, nous devons grouper en un faisceau les forces progressistes et démocratiques, et nous préparer, dès aujourd'hui, à lutter sérieusement.

Assurément, nous devons, dans cette association démocratique qu'il convient de créer, faire place à ceux de nos amis qui ont cru de leur devoir d'entrer à l'Association libérale, mais il faut qu'il soit bien entendu que l'association progressiste reste absolument indépendante de la dite Association. En d'autres termes, il faut que les forces progressistes soient dirigées par un cercle complètement libre de ses actions, pouvant, selon les circonstances, s'allier à l'Association libérale — nous disons s'allier et non se soumettre — ou combattre cette même association. Il faut enfin que le parti progressiste, en prouvant qu'il est de force, même livré à ses

seules ressources, à lutter à armes égales, soit traité par les doctrinaires, non plus en inférieur à qui l'on donne des ordres, mais en égal dont on sollicite le concours.
 CLAPETTE.

L'argent!

Boutade. — Air à fé.

1^{er} couplet.

Pus vix d'vint-on, mi pout-on dire,
 Qui chal so l'èrr' l'argent est tot;
 I donn' l'esprit.... c'n'est nin po rir
 A ci qu'ès n'a nin pus qu'on sot.
 A costé d'lu quoiqu'on n'ès deie,
 L'honneur! sovint est ravale;
 Creur! li contrair' s'èrout n'ideie
 Qui l'siècle àrout vite avale!

2nd couplet.

Si par tourmint l'ovri beu n'gotte....
 Tot! suite on dit: c'est s'ton v'rin.
 Qu'on rich' si trimp' comme inn' cl'kotte....
 On s'èrr' les ouies tot n'dihant rin.
 Int' meie méfaits ci p'tit chal prouve
 To comme on juge, et so qu'è ton
 Qwand po l'jou d'houie li mond' vi trouve
 Es voss' salâd' li blanc.... crèton!

3rd couplet.

A tot, d'vins tot, c'est l'même affaire.
 Qu'on louqu' ès haut, qu'on qwire ès bas:
 L'argent! fait rir ou bin fait taire,
 Por lu tot coure.... ou rotte à pas.
 Il donn' li pâie, to comme l'arège
 Il s'èm' l'amour et l'rahison:
 Il s'pâd l'hâité so l'aid visège,
 Il est s't' ès rose.... ès tott' saison.

4th couplet.

Si comme à Diu! l'homme li fait fiesse
 Li brode l'écins' dè l'vanité,
 C'est qui l'foleie li boutte ès l'tiesse
 Qui li donnet.... l'éternité!
 Min qui s'èitromp' ca qwand vint l'heure
 Por nos turtos dè grand hiquet....
 Malgré l'argent chascun' deut heure
 A dièrin verre et fin l'plonket!...

JEAN-SANS-TERRA.

CONTES GAIS (1)

Le bain de la comtesse.

— Eh bien, docteur?
 — Mon Dieu, madame, j'ai beau chercher, je ne trouve rien. Il faut attendre. Peut-être cela disparaîtra-t-il à la longue.
 — A la longue! mais c'est impossible. Je ne puis rester défigurée de pareille façon!
 Et la petite comtesse Adèle, furieuse, se mit à déchiqueter, du bout de ses ongles roses, les dentelles de son peignoir.
 Au mot défigurée, le docteur avait sourit. C'est, qu'en effet, le mot s'appliquait peu à la situation. La comtesse avait découvert sur sa gorge opulente — à l'endroit comprimé par le corset — et sur ses hanches, quelques petites — oh toutes petites! — plaques jaunes et ce sont ces mignonnnes tâches, mouchetant de roux le blanc satin de sa peau veloutée, qui désolaient la comtesse.
 — Si encore c'était dans un endroit moins visible, reprit la pauvre enfant, dont les beaux yeux noirs s'humectaient de larmes sincères — les premières qu'elle eut versées!

Cette fois le docteur rit tout de bon. Ce n'était pas un épouvantail que ce docteur. Jeune, bien fait, très mondain, il avait su, en peu de temps, se créer dans la haute société une place distinguée. C'était le médecin des grandes dames, parfois des petites. Suffisamment instruit, d'ailleurs, pour soigner convenablement, lorsqu'il le fallait, une malade sérieuse, il était assez habile pour s'intéresser à ces maladies que les jolies femmes prétendent avoir, soit lorsqu'elles s'ennuient, soit quand elles ont intérêt à ne pas se bien porter. Gravement, le docteur traitait les vapeurs les plus diaphanes et les migraines les plus invraisemblables, ayant des remèdes pour toutes les indispositions que l'on n'avait pas et dévoué à ce point, que s'il avait cru devoir, pour la guérir, ordonner des distractions à une de ses jolies clientes, atteinte de spleen, il se serait fait un devoir d'exécuter lui-même l'ordonnance.

La petite comtesse savait tout cela. Elle connaissait la science et le dévouement de

son jeune médecin, et se disait que si lui ne trouvait point de remède à son mal c'est que, vraisemblablement, ce mal était incurable. Aussi sa désolation augmentait-elle d'instants en instants et elle parlait d'avaler le contenu de son flacon d'eau de Cologne, afin d'en finir avec une vie, jusqu'alors sans taches, quand le docteur se frappa le front.
 — Madame, dit-il, je crois avoir trouvé, mais cela coûtera cher.

— Et qu'importe l'argent, s'écria la petite comtesse, subitement arrachée à sa douleur, que faut-il faire?

— Voici: Prenez un bain de champagne et je crois que tout disparaîtra. Je me souviens que ce remède a été employé en pareil cas par Mlle Schneider. Seulement il faut du Moët pur; vous voyez que cela coûte cher, mais c'est la seule chance de guérison immédiate.

— Justine! s'écria la comtesse, en arrachant le cordon de la sonnette, cent bouteilles de champagne!

Une demi-heure plus tard, tandis que le docteur, avec une discrétion de bon goût, prenait congé, la petite comtesse se plongeait dans sa baignoire — où les cent bouteilles de champagne venaient d'être versées.

Le bain dura longtemps. La comtesse, dont le corps d'albâtre — depuis l'invention des romans il est convenu que toutes les jolies femmes ont un corps d'albâtre — blondissait sous l'action du liquide pétillant, doré par les rayons du soleil de France, se laissait aller à la douce volupté produite par les vapeurs du Moët, tandis qu'une demi-ivresse la livrait sans défense à des rêves, coupables sans doute, mais dorés, comme le vin dans lequel elle se baignait.

Le timbre de la pendule la tira de sa rêverie.

— Une heure, s'écria-t-elle. Il est temps. Et secouant les milliers de perles d'or que le champagne faisait ruisseler sur son beau corps, la petite comtesse se précipita vers sa glace.

Les taches avaient disparu.
 — Quel bonheur! s'écria-t-elle, nous verrons bien maintenant si Jules osera encore m'accuser de n'être point sans taches! Vrai, je ne regrette pas les cent bouteilles de champagne.

D'ailleurs, ajouta-t-elle après un instant de réflexion, je ne vois pas pourquoi on le jetterait. Il n'est pas gâté après tout. Si je le faisais remettre en bouteille, personne ne s'en apercevrait; le bon champagne ne mousse pas!

Deux heures plus tard les bouteilles, pleines jusqu'au goulot du liquide puisé dans la baignoire de la jolie comtesse, n'attendaient plus que leur casque doré pour être réintégrées dans la cave, seulement..... Seulement, il y en avait cent et deux bouteilles!

CLAPETTE.

A coup de fronde.

La place de bibliothécaire-adjoint, conférée mercredi par le bureau de la Chambre, réuni d'urgence, à M. Hymans fils, jeune homme de 19 ans, candidat en philosophie à l'Université de Bruxelles, — n'existait pas auparavant. Elle a été créée tout exprès pour le fils de l'ancien rédacteur en chef de l'*Echo du Parlement*. On y a attaché un traitement de 4,000 francs.

Le bibliothécaire en titre, M. Deconinck, qui a au moins vingt années de service, ne gagne que 5,000 francs. Au surplus, une gratification de 8,000 francs a été votée pour Mme V^e Hymans.

En outre, la Chambre des représentants, depuis l'incendie du Palais de la Nation, se trouve précisément sans aucune espèce de bibliothèque — tous les livres ayant été détruits par le feu. Il paraît que c'est dès le moment où le titulaire n'a plus rien à faire qu'il est indispensable de lui adjoindre un aide.

On aurait tout aussi bien pu nommer M. Hymans professeur de chant du comte de Flandre. C'eût été plus drôle — mais pas plus injuste.

Cette façon, adoptée par les gros bonnets doctrinaires, de récompenser la famille de ceux qui leur ont rendu des services, en leur donnant notre argent, caractérise bien la générosité doctrinaire. Avars de leurs deniers, prodiges des faveurs qui ne leur coûtent rien, tels ils se sont toujours montrés.

Je n'ai pas besoin de rappeler l'affaire Lédent. On en a vu bien d'autres.

Il y a quelques jours, une centaine de démocrates liégeois conduisaient au cime-

tière le cadavre de celle qui fut la compagne de ce pauvre Joseph Demoulin — un talent d'autre envergure assurément que celui de M. Louis Hymans.

Est-il besoin de l'ajouter? Madame Demoulin — comme son mari — est morte pauvre. Ce n'est pas à elle que l'Etat a songé à donner une gratification de 8,000 francs.

C'était juste, d'ailleurs. Son mari et elle n'ayant jamais été riches, elle devait être habituée à la misère et le gouvernement a sagement compris qu'elle n'avait besoin de rien. Mais feu M. Hymans, qui n'a jamais eu la sottise de défendre les crève de faim, et qui — comme directeur du compte-rendu analytique seulement, touchait, bon an mal an, de douze à quinze mille francs, sans compter les suppléments, avait dû habituer sa famille à une agréable aisance. Il eût été vraiment trop pénible de forcer la famille d'un aussi fidèle serviteur, à changer son train de maison et l'on a nommé le jeune Hymans gardien des livres brûlés l'an dernier.

Cette bonne semence doctrinaire ne sera, du reste, pas jetée dans un mauvais terrain. Il y a quelques mois, le jeune Hymans se mettait à la tête d'une manifestation doctrinaire à l'Université de Bruxelles.

Si jeune et déjà doctrinaire, on comprend qu'il serait maladroit de ne point cultiver d'aussi heureuses dispositions.

La Société Cockerill vient d'obtenir de l'empereur du Maroc la commande d'une batterie complète de canons de campagne en acier et elle est en négociation avec un grand empire pour la fourniture de plusieurs batteries semblables.

Le département de la guerre, répondant à la demande qui lui a été faite à ce sujet, serait disposé à autoriser la fonderie royale de Liège à rayer et à parachever ces pièces.

A ce propos, nous devons ajouter que le compte-rendu des essais officiels faits à Brasschaet sur les canons de Seraing, conclut ainsi:

« Les quatre bouches à feu ont supporté les tirs sans présenter aucune dégradation apparente ni dans l'âme, ni dans la chambre. »

Ce qui n'empêche que le département de la guerre en Belgique persiste à faire ses commandes à l'étranger.

Il est vrai que nos députés n'ayant jamais osé résister sérieusement à ceux qui ne veulent point entendre parler de faire les canons ailleurs qu'en Prusse, il n'y a point de raison pour que l'on cesse d'enrichir un industriel prussien, avec l'argent extorqué aux belges, alors que les ouvriers du pays feraient parfaitement la besogne.

Du reste, les canons faits en Belgique coûtent beaucoup moins chers que ceux fabriqués par meinherr Krupp — et de l'avis des hommes compétents, valent tout autant.

De plus, il paraît que c'est S. M. le roi — ni plus ni moins — qui exige que l'on fasse les canons en Allemagne.

On comprend cette sympathie du roi pour son pays d'origine, mais ce que l'on comprend moins c'est la servilité des représentants qui obéissent à ces royales fantaisies.

On ne peut vraiment dire de notre Chambre ce que le rapport officiel dit de celle des canons envoyés à Braschaet: qu'elle n'a subi aucune dégradation!

Elle est, au contraire, pas mal dégradée.

CLAPETTE.

PUBLICITÉ

Aux négociants, restaurateurs, etc.

Nous croyons devoir rappeler que toutes les communications relatives aux réclames et annonces que l'on désire faire insérer dans le *Frondeur*, doivent être adressées à l'administration du journal, rue de l'Etuve, 12.

Nous croyons devoir faire remarquer en même temps aux négociants, restaurateurs et, en général, à toutes les personnes qui usent de la publicité des journaux, que le *Frondeur* — le plus lu des journaux de Liège — reste, en sa qualité de journal hebdomadaire illustré, en circulation pendant toute une semaine et qu'il est même souvent conservé en collection. On peut donc affirmer que l'annonce dans un seul numéro du *Frondeur* équivaut à l'insertion d'une annonce dans un journal quotidien pendant toute une semaine.

Le tarif des annonces est publié en tête du journal, mais lorsqu'il s'agit de plusieurs insertions, de notables réductions peuvent être faites.

Le texte d'une annonce doit être adressé le jeudi soir au plus tard, à l'administration, pour être inséré dans le numéro paraissant la même semaine.

PROMENADE

Quand le père Leras, teneur de livres chez MM. Labuze et C^{ie}, sortit du magasin, il demeura quelques instants ébloui par l'éclat du soleil couchant. Il avait travaillé tout le jour sous la lumière jaune du bec de gaz, au fond de l'arrière-boutique, sur la cour étroite et profonde comme un puits. La petite pièce où depuis quarante ans, il passait ses journées était si sombre que, même dans le fort de l'été, c'est à peine si on pouvait se dispenser de l'éclairer de onze heures à trois heures.

Il y faisait toujours humide et froid, et les émanations de cette sorte de fosse où s'ouvrait la fenêtre entraient dans la pièce obscure, l'emplissaient d'une odeur moisie et d'une puanteur d'égout.

M. Leras depuis quarante ans arrivait, chaque matin, à huit heures, dans cette prison; et il y demeurait jusqu'à sept heures du soir, courbé sur ses livres, écrivant avec une application de bon employé.

Il gagnait maintenant trois mille francs par an, ayant débuté à quinze cents francs. Il était demeuré célibataire, ses moyens ne lui permettant pas de prendre femme; et n'ayant jamais joui de rien, il ne désirait pas grand-chose. De temps en temps, cependant, las de sa besogne monotone et continue, il formulait un vœu platonique, «Cristi, si j'avais cinq mille livres de rentes, je me la coulerais douce.»

Il ne se l'était jamais coulée douce, d'ailleurs, n'ayant jamais eu que ses appointements mensuels.

Sa vie s'était passée sans événements, sans émotions et presque sans espérances. La faculté des rêves que chacun porte en soi, ne s'était jamais développée dans la médiocrité de ses ambitions.

Il était entré à vingt-et-un ans chez MM. Labuze et C^{ie}. Et il n'en était plus sorti.

En 1856, il avait perdu son père, puis sa mère en 1859. Et depuis lors, rien qu'un déménagement en 1868, un propriétaire ayant voulu l'augmenter.

Tous les jours son réveil-matin, à six heures précises, le faisait sauter du lit, par un effroyable bruit de chaîne qu'on déroule. Deux fois, cependant, cette mécanique s'était détraquée, en 1866 et en 1874, sans qu'il eût jamais su pourquoi. Il s'habillait, faisait son lit, balayait sa chambre, époussetait son fauteuil et le dessus de sa commode. Toutes ces besognes lui demandaient une heure et demie.

Puis il sortait, achetait un croissant à la boulangerie Lahure dont il avait connu onze patrons différents sans qu'elle perdît son nom, et il se mettait en route en mangeant ce petit pain.

Son existence tout entière s'était donc accomplie dans le petit bureau sombre tapissé du même papier. Il y était entré jeune comme aide de M. Brument et avec le désir de le remplacer. Il l'avait remplacé et n'attendait plus rien.

Toute cette moisson de souvenirs que font les autres hommes dans le courant de leur vie, les événements imprévus, les amours douces ou tragiques, les voyages aventureux, tous les hasards d'une existence libre lui étaient demeurés étrangers.

Les jours, les semaines, les mois, les saisons, les années s'étaient ressemblées. A la même heure, chaque jour, il se levait, partait, arrivait au bureau, déjeunait, s'en allait, dînait et se couchait, sans que rien eût jamais interrompu la régulière monotonie des mêmes actes, des mêmes faits et des mêmes pensées.

Autrefois il regardait sa moustache blonde et ses cheveux bouclés dans la petite glace ronde laissée par son prédécesseur. Il contemplait maintenant, chaque soir, avant de partir, sa moustache blanche et son front chauve dans la même glace. Quarante ans s'étaient écoulés, longs et rapides, vides comme un jour de tristesse et pareils comme les heures d'une mauvaise nuit! Quarante ans dont il ne restait rien, pas même un souvenir, pas même un malheur, depuis la mort des parents. Rien.

Ce jour-là M. Leras demeura ébloui, sur la porte de la rue, par l'éclat du soleil couchant; et, au lieu de rentrer chez lui, il eut l'idée de faire un petit tour avant dîner, ce qui lui arrivait quatre ou cinq fois par an.

Il gagna les boulevards où coulait un flot de monde sous les arbres reverdis. C'était un soir de printemps, un de ces premiers soirs chauds et mou qui troublent les cœurs d'une ivresse de vie.

M. Leras allait de son pas sautillant et vieux; il allait avec une gaieté dans l'œil, heureux de la joie universelle et de la tiédeur de l'air.

Il gagna les Champs-Élysées et continua de marcher, ranimé par les effluves des sèves nouvelles, par les souffles de jeunesse qui passaient dans les brises.

Le ciel entier flamboyait; et l'Arc de Triomphe décapait sa masse noire sur le fond éclatant de l'horizon, comme un géant debout dans un incendie. Quand il fut arrivé auprès du monstrueux monument, le vieux teneur de livres sentit qu'il avait faim, et il entra chez un marchand de vins pour dîner.

On lui servit devant la boutique, sur le

trottoir, un pied de mouton-poulette, une salade et des asperges; et M. Leras fit le meilleur dîner qu'il eût fait depuis longtemps. Il arrosa son fromage de Brie d'une demi-bouteille de Bordeaux fin; puis il but une tasse de café, ce qui lui arrivait rarement, et ensuite un petit verre de fine Champagne.

Quand il eût payé, il se sentit tout gailard, tout guilleret, un peu troublé même. Et il se dit: «Voilà une bonne soirée. Je vais continuer ma promenade jusqu'à l'entrée du bois de Boulogne. Ça me fera du bien.»

Il repartit. Un vieil air, que chantait autrefois une de ses voisines, lui revenait obstinément dans la tête:

Quand le bois reverdit,
Mon amoureux me dit:
Viens respirer, ma belle,
Sous la tonnelle.

Il le fredonnait sans fin, le recommençait toujours. La nuit était descendue sur Paris, une nuit sans vent, une nuit d'été. M. Leras suivait l'avenue du Bois-de-Boulogne et regardait passer les fiacres. Ils arrivaient, avec leurs yeux brillants, l'un derrière l'autre, laissant voir une seconde un couple enlacé, la femme en robe claire et l'homme vêtu de noir.

C'était une longue procession d'amoureux, promenés sous le ciel étoilé et brûlant. Il en venait toujours, toujours. Ils passaient, passaient, allongés dans les voitures, muets, serrés l'un contre l'autre, perdus dans l'hallucination, dans l'émotion du désir, dans le frémissement de l'étreinte prochaine. L'ombre chaude semblait pleine de baisers qui voletaient, flottaient. Une sensation de tendresse alanguissait l'air, le faisait plus étouffant. Tous ces gens enlacés, tous ces gens grisés de la même attente, de la même pensée, faisait courir une fièvre autour d'eux. Toutes ces voitures, pleines de caresses, jetaient sur leur passage comme une émanation subtile et troublante.

M. Leras, un peu las à la fin de marcher, s'assit sur un banc pour regarder défiler ces fiacres chargés d'amour. Et presque aussitôt, une femme arriva près de lui et prit place à son côté.

— «Bonjour, mon petit homme», dit-elle.

Il ne répondit point. Elle reprit: — «Laisse-toi aimer, mon chéri, tu verras que je suis bien gentille.»

Il prononça: «Vous vous trompez, madame.»

Elle passa un bras sous le sien: «Allons, ne fais pas la bête, écoute...»

Il s'était levé, et il s'éloigna, le cœur serré.

Cent pas plus loin une autre femme l'abordait: «Venez-vous vous asseoir un moment près de moi, mon joli garçon.»

Il lui dit: «Pourquoi faites-vous ce métier-là.»

Elle se planta devant lui, et la voix changée, rauque, méchante: «Nom de D... ce n'est toujours pas pour mon plaisir.»

Il insista, d'une voix douce: «Alors, qu'est-ce qui vous pousse.»

Elle grogna: «Faut bien qu'on vive, c'est malice.»

Et elle s'en alla en chantonnant.

M. Leras demeurait effaré. D'autres femmes passaient près de lui, l'appelaient, l'invitaient.

Il lui sembla que quelque chose de noir s'étendait sur sa tête, quelque chose de navrant.

Et il s'assit de nouveau sur un banc. Les voitures passaient toujours.

«J'aurais mieux fait de ne pas venir ici, pensa-t-il, me voilà tout chose, tout dérangé.»

Il se mit à penser à tout cet amour, vénéral ou passionné, à tous ces baisers, payés ou libres, qui défilaient devant lui.

L'amour! Il ne le connaissait guère. Il n'avait eu dans sa vie que deux ou trois femmes, par hasard, par surprise, ses moyens ne lui permettant aucun extra. Et il songeait à cette vie qu'il avait menée, si différente de la vie de tous, à cette vie si sombre, si morne, si plate, si vide.

Il y a des êtres qui n'ont vraiment pas de chance. Et tout d'un coup, comme si un voile épais se fût déchiré, il aperçut la misère, l'infinité, la monotone misère de son existence; la misère passée, la misère présente, la misère future: les derniers jours pareils aux premiers, sans rien devant lui, rien derrière lui, rien autour de lui, rien dans le cœur, rien nulle part.

Le défilé des voitures allait toujours. Toujours il voyait paraître et disparaître, dans le rapide passage du fiacre découvert, les deux êtres silencieux et enlacés. Il lui semblait que l'humanité tout entière défilait devant lui, grise de joie, de plaisir, de bonheur. Et il était seul à la regarder, seul, tout à fait seul. Il serait encore seul demain, seul toujours, seul comme personne n'est seul.

Il se leva, fit quelques pas, et brusquement fatigué comme s'il venait de faire un long voyage à pied il se rassit sur le banc suivant.

Quattendait-il? Qu'espérait-il? Rien. Il pensait qu'il doit être si bon, quand on est vieux, de trouver en rentrant au logis des petits enfants qui babillent. Vieillard est doux quand on est entouré de ces êtres qui vous doivent la vie, qui vous aiment, vous caressent, vous disent ces mots charmants et niais qui réchauffent le cœur et consolent de tout.

Et, songeant à sa chambre vide, à sa

petite chambre propre et triste, où jamais personne n'entrât que lui, une sensation de détresse lui étreignit l'âme. Elle lui apparut, cette chambre, plus lamentable encore que son petit bureau.

Personne n'y venait; personne n'y parlait jamais. Elle était morte, muette, sans écho de voix humaine. On dirait que les murs gardent quelque chose des gens qui vivent dedans, quelque chose de leur allure, de leur figure, de leurs paroles. Les maisons habitées par des familles heureuses sont plus gaies que les demeures des misérables. Sa chambre était vide de souvenirs, comme sa vie. Et la pensée de rentrer dans cette pièce, tout seul, de se coucher dans son lit, de refaire tous ses mouvements et toutes ses besognes de chaque soir l'épouvanta. Et, comme pour l'éloigner davantage de ce logis sinistre et du moment où il lui faudrait y revenir, il se leva, et, rencontrant soudain la première allée du bois, il entra dans un taillis pour s'asseoir sur l'herbe....

Il entendait autour de lui, au-dessus de lui partout, une rumeur confuse, immense, continue, faite de bruits innombrables et différents, une rumeur sourde, proche, lointaine, une vague et énorme palpitation de vie: le souffle de Paris, respirant comme un être colossal.

Le soleil déjà haut versait une pluie de lumière sur le bois de Boulogne. Quelques voitures commençaient à circuler; et les cavaliers arrivaient gaiement.

Un couple allait au pas dans une allée déserte. Tout à coup, la jeune femme levant les yeux, aperçut dans les branches quelque chose de brun, elle leva la main étonnée, inquiète: «Regardez... qu'est-ce que c'est.» Puis, poussant un cri, elle se laissa tomber dans les bras de son compagnon qui dut la déposer à terre.

Les gardes, appelés bientôt, décrochèrent un vieux homme pendu au moyen de ses bretelles.

On constata que le décès remontait à la veille au soir. Les papiers trouvés sur lui révélèrent qu'il était teneur de livres chez MM. Labuze et C^{ie} et qu'il se nommait Leras.

On attribua la mort à un suicide dont on ne put soupçonner les causes. Peut-être un accès subit de folie?

MAUFRIGNEUSE.

Après avoir visité

tous les magasins de confections de la ville de Liège, on accordera forcément la préférence à la maison N. DOUTRIN, place Verte, au Belvédère, place Verte, dont l'assortiment incomparable mérite à tous égards la faveur des personnes désireuses de suivre la mode tout en restreignant sagement leurs dépenses. On ne peut rien voir, en effet, de plus élégant, de mieux soigné et de plus avantageux que les vêtements confectionnés avec un soin exceptionnel, par cet établissement modèle, le mieux organisé pour suffire à toutes les exigences du moment.

Voir les étalages.

Bibliographie.

La famille Charmette, scènes de la vie liégeoise, tel est le titre d'un roman que notre confrère, M. Sérvais Demarteau, vient de publier.

En dépit de son sous-titre, ce roman ne peut absolument être considéré comme une peinture sérieuse, sincère des mœurs liégeoises. Les épreuves par lesquelles passent les demoiselles Charmette en faisant leur entrée dans le monde, les désillusions qu'elles éprouvent en rencontrant, au lieu des amoureux rêvés, de vulgaires concubins de dot, n'ont aucune couleur locale. Ce sont là les mœurs de partout, et, en voulant dépeindre ce monde spécial qu'en province on appelle encore «la société», M. Demarteau n'a fait, somme toute, que recommencer une besogne souvent faite par d'autres et notamment par un nommé Balzac — jeune homme qui, promettait beaucoup. Inutile d'ajouter que la Famille Charmette ne fait pas oublier la Comédie humaine.

L'auteur, d'ailleurs, a dû souvent voir son désir de faire une œuvre empreinte d'un sincère réalisme, annihilé par le parti pris religieux qui, manifestement, a dû présider à la création de l'ouvrage. Un roman destiné d'abord aux lecteurs de la Gazette de Liège, devait être nécessairement consacré à la glorification des catholiques; aussi, voyons-nous ceux-ci, à tous les chapitres du roman, donner l'exemple de toutes les vertus, tandis que les libres-penseurs dont il est question possèdent tous les vices connus depuis les premiers hommes — qui en avaient déjà pas mal. L'écrivain a, d'ailleurs, parfois dépassé le but, et des deux types qu'il a voulu rendre particulièrement sympathiques, Joseph Mouton et Hector Charmette, le premier est un vulgaire imbécile, bon tout au plus pour faire figure dans un cotillon (1), l'autre — l'austère héros — un hypocondre quelque peu pion.

Ces réserves faites, exprimons-nous de reconnaître que le roman de M. Demarteau est écrit dans une langue élégante et correcte. Il s'y trouve quelques descriptions bien enlevées et des silhouettes lestement tracées. Nous citerons, notamment, le portrait de l'institutrice «une vieille fille sèche qui n'osait appeler un caleçon par son nom» et celui du vieux professeur de danse, type liégeois spirituellement crayonné et que tout le monde reconnaîtra. Au cours du roman perce souvent, d'ailleurs, cet esprit alerte et railleur de Figaro que la Gazette et ses rédacteurs laissent parfois deviner sous la triste enveloppe de Basile.

Nous ne pouvons, cependant, nous empêcher de signaler à M. Demarteau un mot un peu... naïf que

(1) M. Magis est prié de ne point prendre ceci pour une allusion à son cas.

les esprits mal faits vont assurément interpréter de travers. Voici le morceau textuellement:

«Muguette avait hésité d'abord en regardant le front dégarni de Joseph, mais sa mère l'avait rassurée en lui disant: — La tête compte pour peu dans le mariage!...»

Fichtre: elle ne compte parfois que trop — quand le mari s'appelle Joseph surtout.

En écrivant cette malheureuse phrase, M. Demarteau avait assurément oublié l'époux infortuné de la sainte Vierge!... C.

Aigles et Lions, sonnets et poèmes, par Blanco, 1 volume, 3 francs. Chez tous les libraires.

Sous ce titre, notre collaborateur Blanco — dont les lecteurs du *Fronteur* ont déjà pu apprécier le talent — vient de publier un charmant volume, édité d'une façon ravissante par la maison Vallant-Carmann, et contenant un choix de poésies d'un grand mérite.

Dans son premier volume: *Première brise et fleurs des tombes*, Blanco s'était montré poète tendre et ému; dans *Aigles et Lions*, notre collaborateur se révèle poète énergique, stigmatisant les abus, faisant entendre, en faveur des sacrifiés, et des humbles, d'éloquents protestations. On comprend que Victor Hugo ait honoré le poète liégeois de son approbation. Les *Aigles et Lions* de Blanco sont quelque peu cousins des *Châtiments* du maître.

La mort de M^{me} Demoulin, la veuve du vaillant poète démocrate, donne à la pièce suivante, que nous extrayons du livre de Blanco, un véritable intérêt d'actualité.

A Joseph Demoulin.

Nous n'étions pas nombreux dans la funèbre enceinte, Une centaine au plus. On entendait la plainte Du vent âpre et glacé.

Il neigeait. Les flocons, couvrant la froide terre, Aux tombes des petits mettant leur blanc suaire Avaient tout effacé.

Mais c'eux qu'on voyait là, découverts sous la bise, Pouvaient, ô Demoulin, se dire avec franchise Véritables amis;

Ils n'étaient point venus saluer la victoire, Mais bien le grand vaincu, dont vivra la mémoire, Malgré ses ennemis.

Au poète proscrit que rien ne décourage, Ils voulaient en ce jour rendre un suprême hommage Et chacun l'admirait,

Quand Bauwens tout tremblant eut enlevé le voile Pour moi, sur ce grand front je crus voir une étoile; Mon vieil ami pleurait.

Oui, nous étions émus et nous sentions ta flamme; Revenir parmi nous, vivifier notre âme, Lorsque les orateurs

Nous redisaient tes vers tout vibrants d'harmonie, Ces strophes où tu sus, toi, maudit, du génie Atteindre les hauteurs.

Mais je ne te plains pas, ô mon vaillant poète, Car la main du malheur ne put courber ta tête. Sur ton front radieux

Les chants de Liberté naissaient avec la peine, Tu savais oublier la petitesse humaine En regardant les cieux.

Non point pour y chercher des dieux et des idoles, Mais la voix de celui dont toutes paroles Sont amour et pardon,

L'architecte inconnu de la grande nature, Qui dit à l'homme, ainsi qu'à toute créature, Sois charitable et bon.

Tu savais que le sort du poète en ce monde Est de trouver toujours la misère profonde Partout sur son chemin;

Rarement les faveurs de l'aveugle fortune Arrivent jusqu'à lui. S'il en doit venir une, La gloire... c'est demain.

Et demain c'est la fin, la tombe et le silence. C'est quand il est tombé que vient la récompense. C'est quand le dernier chant

Du luth brisé s'échappe et monte vers la nue; C'est alors seulement que son heure est venue Avec l'adieu touchant.

Maintenant qu'envolé vers la voûte azurée, Dans quelque beau soleil de la plaine éthérée Tu trouves ta moisson,

Viens écouter parfois, penché sur notre souffre, La voix qui redira sur la terre où l'on souffre, Ta sublime chanson.

17 mars 1883.

DEMANDEZ

L'AMER CRESSON

Le Cresson est universellement reconnu comme l'aliment le plus sain.

C'est cette plante, ainsi que les écorces d'oranges mères, etc., qui forment la base essentielle de

L'Amer Cresson

les plus délicieux des apéritifs. Le seul que les plus éminents chimistes déclarent ne contenir aucun principe nuisible.

L'Amer Cresson

se prend pur, avec du genièvre ou de l'eau ordinaire

Il faut se garder de le mélanger à aucune autre liqueur pour ne pas altérer ses incomparables qualités.

En vente partout

AVIS AUX PERSONNES QUI PARTENT POUR LA CAMPAGNE: Ombrelles satin soie, toutes nuances, grande taille, fr. 5-90. — Très jolies ombrelles de jardin pour dames, depuis 1-75 à 5 fr. — Encas satin noir soie, fr. 4-50, à la grande maison de parapluies, rue Léopold, 48.

— J. Le Rousseau, horloger-bijoutier, vient d'ouvrir une seconde maison d'horlogerie rue de Gueldre, 12, près de la rue Léopold, correspondant avec l'ancienne maison, 8, rue Sur-Meuse. Ce magasin contiendra spécialement un assortiment de pendules en tous genres, régulateurs, réveils et horloges de toute espèce aux prix les plus avantageux et de qualité supérieure. Bien remarquer l'adresse rue Sur-Meuse, 8, et rue de Gueldre, 12, Liège.

Liège — Imp. E. PIERRE et frère, r. de l'Etuve, 12.



Allons, marchons vieil endormi!



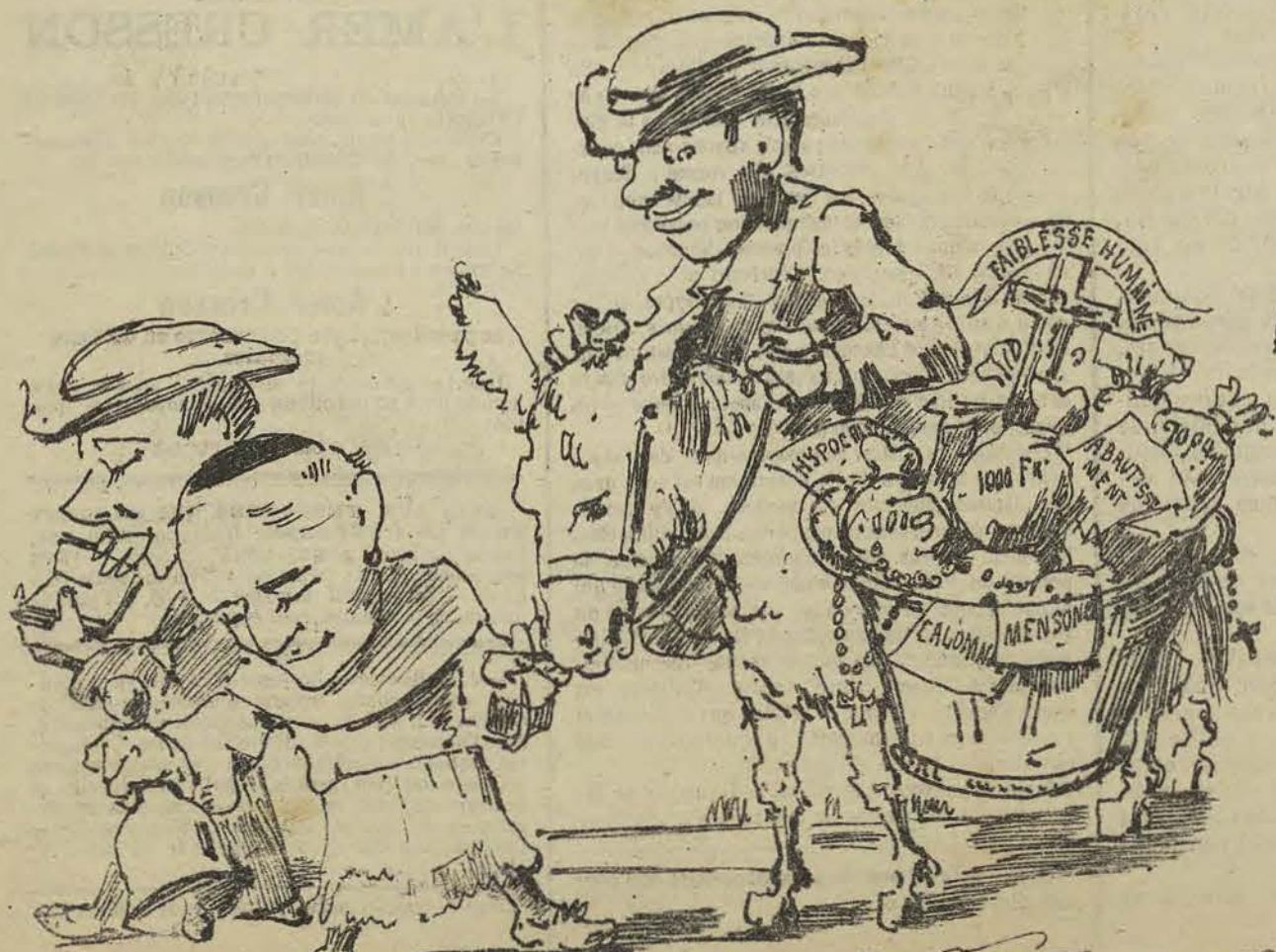
Qu'en sortira-t-il grand Dieu!



APRES TOUT LA MEUSE NE SEN PORTERA PAS PLUS MAL



Le flot radical monte



En route pour la propagande électorale.
Arguments de premier choix



Avant l'élection
Les dernières instructions du curé